

LA TRIBUNE (ALGERIE)
17.12.2008

ADAPTATION AU THÉÂTRE D'UNE PROSE DE MAHMOUD DARWICH AU CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ALGER

UNE MÉMOIRE POUR L'OUBLI POUR DIRE LE DRAME PALESTINIEN ET L'ABSURDITÉ DE LA VIOLENCE

Le froid mordant de ces derniers jours a dû en dissuader plus d'un de s'aventurer dans les rues d'Alger le soir. Ils n'étaient effectivement pas nombreux à se rendre au Centre culturel français d'Alger lundi dernier, et pourtant... le programme de la soirée valait le déplacement et la peine d'être vu. Sur scène, la compagnie El Hakawati avec François Abou Salem pour une adaptation d'une des œuvres en prose de l'une des figures de proue de la poésie arabe contemporaine, Une mémoire pour l'oubli, du défunt Palestinien Mahmoud Darwich. L'œuvre de Darwich porte les traces incontestables de son engagement pour la lutte du peuple palestinien, et elle a la particularité d'être essentiellement poétique. Mais le texte que Amir Nizar Zuabi et François Abou Salem ont décidé de mettre en scène est un écrit en prose paru en 1987 qui est passé presque inaperçu. C'est parce que c'est un texte plein d'intimité et différent de la poésie habituelle de Darwich que l'idée leur est venue de le mettre en scène. La première représentation a eu lieu l'an dernier à Jéricho en présence même de Mahmoud Darwich avant que la mort l'emporte. Et d'après le comédien qui interprète son rôle dans le monologue, le défunt poète avait particulièrement apprécié la mise en scène. Après avoir été interprétée dans plusieurs pays arabes, en France et en Belgique, la mise en scène a été proposée au public algérois, lundi et hier.

19 heures passées, la salle de spectacle du CCF est vite plongée dans le noir. C'est un bruit d'explosion qui fait sursauter le public présent en marquant le début du soliloque de la soirée. Sur scène, deux murs blancs se font face et des centaines de livres jonchent le sol. Un corps se jettent brutalement sur scène comme propulsé par l'effroi. Le comédien se lève et commence à projeter sur son public des éclats de poésie, des fulgurances qui font longtemps hésiter entre amertume, cynisme et joie insensée. Plus d'une heure durant, celui qui incarne le poète palestinien en exil laissera le public chanceler entre des scènes d'un comique extravagant et d'autres d'une gravité émouvante, et le tout dans les deux langues, arabe et français en alternance, et dans une direction impressionnante. Dans son intégralité, le monologue représente des moments de forte tension, une atmosphère de violence. C'est que le texte traite d'un moment triste de l'histoire : l'invasion du Liban par les troupes israéliennes qui assiégèrent Beyrouth en 1982 à l'époque où la résistance palestinienne avait fait de la capitale libanaise son quartier général. Le poète exilé de Palestine, claquemuré dans son appartement du huitième étage, assiste, impuissant et désabusé, à l'éclatement autour de lui de la violence, avec son lot d'explosions, ses odeurs funestes et son ciel assombri de missiles.

Interprète et metteur en scène franco-palestinien, François Abou Salem a saisi l'auditoire à travers ce texte peu connu de Mahmoud Darwich qui, en plus de dénoncer l'absurdité et la violence, rappelle les interminables affres que vit le peuple palestinien.

Felia Bouredji

LIBERTE (ALGERIE)

16.12.2008

Représentation hier et aujourd'hui du monologue Une mémoire pour l'oubli

Le souvenir insaisissable de la vie

Le Centre culturel français d'Alger accueille la compagnie théâtrale palestinienne Al-Hakawati pour deux représentations consécutives (hier ainsi qu'aujourd'hui) de la pièce une Mémoire pour l'oubli, d'après le texte de Mahmoud Darwish.

Mis en scène par Amer Khelil et François Abou Salem et interprété par ce dernier, le monologue une Mémoire pour l'oubli replonge le spectateur dans le contexte d'août 1982, dans la ville de Beyrouth, lorsque les autorités israéliennes assiégeaient cette ville. Le monologue met en scène un poète exilé dans sa chambre au 8^e étage durant ces événements. Mais au-delà de tout cela, le monologue traite de l'exil intérieur d'un poète, à savoir un être pas tout à fait comme les autres car sensible et avisé. Le poète entame ses pérégrinations mentales par la mort... Il parle du jour de sa mort. Celle-ci devient donc un début et non une fin ou une finalité. Après avoir réalisé qu'il était bien en vie, en chair et en os, le poète pose la problématique du souvenir et de la mémoire. Peut-on se rappeler de chaque détail d'une situation ? Selon la pièce, la réponse est malheureusement non. Malgré la vivacité du souvenir, il ne peut effectivement pas restituer les odeurs. Par exemple, pour l'odeur du café, on peut revoir la cafetière, se voir en train d'apprécier le goût, mais l'odeur reste insaisissable. Plus tard, le poète parle de la guerre, avec comme bruit de fond, le son des avions et des bombardements. En fait, la vie avant la guerre ressemble aux odeurs qu'on n'arrive pas à restituer. Elle est insaisissable et imperceptible surtout pour des gens qui n'ont connu que chaos depuis qu'ils ont vu le jour. Une Mémoire pour l'oubli ne s'enferme dans aucune forme particulière, mais il y a une certaine expérimentation, pas très évidente. Le texte est en arabe. Dit ou déclamé par François Abou Salem, une Mémoire pour l'oubli garde tout son charme et toute sa beauté.

À ne pas manquer ce soir à 19h, si vous avez raté la représentation d'hier.

Sara Kharfi

LIBERTE (ALGERIE)

16.12.2008

François Abou Salem, comédien, auteur et metteur en scène palestinien

“Quand on a tout perdu, il reste la culture”

François Abou Salem, qui vient présenter à Alger Une Mémoire pour l’oubli, d’après le texte éponyme de Mahmoud Darwish, est l’un des créateurs du théâtre El-Hakawati, qui plonge ses racines dans la Palestine historique, et une figure incontournable du IV^e art palestinien.

[Liberté : Pourquoi avoir choisi, en particulier, ce texte de Mahmoud Darwish, qui a pour arrière-plan les bombardements de Beyrouth en 1982 par l’armée israélienne ?](#)

François Abou Salem : En fait, Mahmoud a écrit ce texte, Une Mémoire pour l’oubli, en 1987, soit 5 ans après les faits. Il essaie d’y faire le bilan de la défaite de Beyrouth. Et c’est avec des mots très durs qu’il clôt ce livre : “Je ne vois que le naufrage.” En faisant cela, il interpelle le lecteur, notamment palestinien et arabe, en lui disant : “Arrêtons de ne pas vouloir voir dans quelle situation réelle nous sommes.” C’est une des raisons, mais nous n’avons pas pris ce texte en entier, nous aussi nous y avons fait nos choix. Nous avons sélectionné des passages à des fins de théâtre, alors que ce texte en prose, cette chronique poétique, n’était pas destiné à cela. En fait, la situation centrale, ce poète qui est coincé dans son appartement, sous les bombardements qui ne peut pas aller à la cuisine pour se faire son café. C’est ce moment qui nous a semblé universel que nous avons voulu mettre en scène. Quelque part aussi, c’est dire que dans le contexte actuel, notre principal mode d’expression ce n’est pas la politique, qui est bloquée, ce n’est pas l’économie, c’est la culture. C’est tout ce qu’il reste quand il ne reste rien.

[Vous entamez votre monologue par la mort, donc par la fin. Pourquoi ce choix ?](#)

On a effectivement commencé le spectacle par ce moment où le poète a peur de mourir. Que reste-t-il dans ce moment de panique, juste avant que les bombardements ne reprennent ? À quoi peut-il se raccrocher ? Darwish se raccroche à quelque chose de très simple, mais qui est récurrent chez lui, c’est de penser au café. Mais ce café est un café particulier, un café arabe, qu’on se fabrique soi-même le matin, et non celui qui sort de la machine, celui qu’on boit seul et qui accompagne l’éveil. Et Darwish part dans ce concept qui lui semble significatif de la culture. Il en fait le véhicule par excellence de la culture, mais aussi de l’individu. Dans la pièce, c’est le leitmotiv, c’est le moyen qu’a trouvé le poète pour ne pas devenir fou.

[Vous disiez que ce texte n’était pas destiné au théâtre à l’origine. Comment avez-vous pu y insuffler le rythme nécessaire ?](#)

D’abord, nous avons enlevé beaucoup d’éléments descriptifs. Nous avons aussi créé une petite dramaturgie au sein du texte. Un aller-retour beaucoup plus rythmé, beaucoup plus construit entre les bombardements, la peur de mourir, etc., et la possibilité de rêver, de survivre grâce à l’imaginaire, aux souvenirs. Car, c’est là le cœur du texte.

[Et justement, comment a réagi Mahmoud Darwish lorsqu’il a vu la pièce ?](#)

Mahmoud était très content de cette adaptation théâtrale. Il est venu nous voir à Jéricho, quelques mois avant sa mort. Il sentait qu’on avait saisi l’essentiel de ce livre. C’est curieux, mais je crois qu’il avait un problème avec ce livre dans la mesure où ce n’est pas sa forme favorite, la prose. C’est le poème, sa forme préférée. Je crois qu’il aurait bien aimé pouvoir écrire des romans, etc. Il a parlé un moment de quelque chose d’autobiographique. Et je crois qu’il a bien aimé ce concentré, cette dramatisation qu’offrait notre travail. Et je crois aussi que c’est son texte, où il se montre le plus. Il y parle de sa honte, de sa lâcheté. Darwish sort là pour la première fois un peu de son rôle, de sa position de chanteur de la résistance, se montre plus humain.

R. A. et S. Kh.